

Extrait de
Violon !

Nouvelle publiée dans *Textallica*,
éditions Camion Blanc, 2013

(...)

À l'approche de la salle Pleyel, je suis pris dans un flot de blousons noirs et de vestes en jean émaillées de patches à la gloire du thrash. Des femmes exhibent leurs tenues de soirée en cuir, achetées chez les meilleurs tailleurs allemands. C'est après-midi de concert. Je n'ai rien à craindre, me répété-je, mais je ne peux m'empêcher de me sentir mal à l'aise. Cette singularité que je prise et défend me pèse à certains moments comme une solitude, surtout quand, autour de moi, le nombre de la normalité devient aussi écrasant. Certainement, je fais tache. Il n'est jamais agréable d'être seul au milieu d'une foule qui se décernerait le premier prix des honnêtes gens.

Une seconde, il me vient l'envie d'arracher mon costume et de me ruer dans le premier magasin chic de vêtements hard, pour moi aussi me sentir sociable, interchangeable avec n'importe qui d'autre, ordinaire – j'ai failli penser : légitime.

Cela ne dure qu'un instant. Pour rien au monde, en vérité, je ne voudrais me retrouver assis dans cette salle guindée, disons, à côté de ma voisine de palier, beau-cul belle-gueule de vingt-huit ans n'ayant pour goût personnel que ce qui passe en *prime time* à la télévision. Elle a acheté un billet pour Cathedral au Stade de France après que Lee Dorrian soit venu chanter à Doomster Academy. Pauvre femme, en un sens, qui croit être ce qu'on lui dicte et qui découvrira à trente-cinq ans, à quarante, à cinquante – ou jamais – qu'il y a dans son existence comme une immense page blanche, tout un espace qu'elle croyait empli de couleurs, de vie et d'elle-même mais qui, au final, ne prendra pas plus de place qu'un trou de mémoire, tout cela parce qu'elle se sera laissé porter par le courant de la majorité. Je me fais des illusions : la plupart de ces gens mourront satisfaits de n'avoir jamais été autre chose que ce qu'ils fallaient bien qu'ils soient.

Pour ne bousculer personne, je fais passer mon étui dans mon dos et l'y maintiens avec mon bras droit. Je ne veux pas de heurt, seulement rejoindre le local. J'ai un sale pressentiment, comme si, cette fois, ma tronche de classiques n'allait pas revenir à l'un de ces métalleux propres sur eux. Or, quand ça tourne mal et qu'un mozartien se trouve à moins d'un kilomètre, on sait d'avance à qui la justice va donner tort.

Un type me fonce dessus. Je m'écarte le premier. Je fixe l'horizon et dépasse l'entrée de Pleyel sans regarder le nom du groupe à l'affiche. J'ai envie de gueuler : « Bande de bourgeois ! » Ce n'est pas le moment : il y a un flic au coin de la rue. Mon appréhension monte d'un cran.

Quand je pense que, parmi vous qui bientôt grimpez les escaliers en marbre tendus de moquette rouge, certains, à l'adolescence, ont écouté Bach, parfois même avec passion, et s'étripaient presque : t'es plutôt Beethov' ou t'es Schumann ? Et puis on vous a rabâché la productivité et l'argent ; vous avez voulu la considération, la carrière ; votre épouse qui tolérait à peine les tubes du métal interprétés au violoncelle par Apocalyptica ne les a plus supportés dès qu'elle est tombée enceinte ; et voilà où vous en êtes, tellement oublieux de vos émotions passées, honteux même pour mieux vous en défaire que, si un détective vous mettait sous le nez une photo de vous à dix-huit ans, vous hausseriez les sourcils : jamais vu ce type !

Je vous en veux. Et je vous comprends. On se laisse si facilement emporter.

L'uniforme, là-bas, me regarde déjà approcher. Si je change de trottoir, ça lui paraîtra louche ; si je souris, il croira que je me moque de lui ; si je suis sérieux, il me trouvera menaçant. J'aurais encore seize ans, on me pardonnerait mes goûts et mon look. D'ailleurs, quand j'avais cet âge et que j'écoutais un requiem à volume 11, il n'était pas rare que le paternel déboule dans la chambre et s'excuse presque : « Ta mère n'entend plus les *growls* dans la salon. » Mes parents étaient plus compréhensifs que la moyenne. Je les ai même convaincus de payer la moitié du prix de mon premier violon – j'avais travaillé l'été pour payer l'autre moitié. Ils pensaient sans doute : plus vite il l'aura, plus vite ça lui passera, il reviendra ensuite à de meilleures dispositions, il réclamera une batterie, il deviendra un vrai mélomane de la double pédale.

Seulement, ce n'est pas passé. Ça n'a fait qu'empirer. J'écoutais en boucle le coffret cinq CD de Mozart par Yehudi Menuhin, *L'Œuvre pour violon et orchestre*. Encore qu'une poignée de métalleux connaissent Menuhin – souvenir de leurs années de collègue, quand ça faisait rebelle d'écrire ce nom au marqueur sur son sac.

« Monsieur, contrôle d'identité, vos papiers. »

(...)

par Fabien Maréchal
www.fabien-marechal.fr